

Seconde Bell

ECRITURE AUX QUATRE VENTS

Migrants...

De faits divers à nos nouvelles.

Lycée César Baggio

2018-2019

Mardi 7 mai 2019, Saint-Jans-Cappel.

Madame Parot,

Nous vous avons rencontrée un lundi 11 mars au CDI... Votre résidence, votre rencontre, vos conseils ont guidé notre classe.

Grâce à vous, nous nous sommes intéressés aux migrants autrement tout comme nous nous sommes appropriés notre programme différemment. Sans nous contenter de lire les textes d'écrivains tous disparus, nous avons vécu et pratiqué sous l'égide d'une écrivaine accessible et généreuse les étapes de l'écriture d'un recueil de nouvelles inspirées de faits divers.

Vous retrouverez en préambule quelques réécritures oulipiennes de votre biographie, que nous vous avons proposées en guise d'accueil. Nous inspirant de l'OuLiPo, nous avons décidé que considérer votre brève et mystérieuse biographie comme une invitation à jouer pour vous rendre hommage avec créativité.

Bonne fin de résidence à vous,

La Seconde Bell du lycée César Baggio

ainsi que Mme Szczepanski, professeure-documentaliste,

M. Duquenne, professeur d'histoire

et Mme Dutilleul, professeure de français.

Merci à Mme Pichenot, professeure-missionnée,

ainsi qu'à la Villa Marguerite Yourcenar d'avoir rendu cette rencontre possible.

Acrostiche

Geneviève Parot
Est une écrivaine contemporaine
Née pour la scène et la plume !
Elle vit et travaille dans la Creuse,
Vraiment un lieu tranquille.
Interprétant parfois des faits divers,
Elle ajoute du piment et de la vie à ses textes.
Vivant toujours avec les mots,
Elle en a fait son métier.

Passionnée par le théâtre,
A présent,
Romancière et nouvelliste,
Oh, elle nous plonge dans *La Folie des solitudes* !
Travaillant à Saint-Jans-Cappel, la voici au lycée Baggio.

Ilyas et Magomed.

Recette

Pour faire une bonne Geneviève Parot, il faut :

- trouver du français et du théâtre
- chercher une comédienne
- la transformer en professeure
- composer quelques nouvelles et romans
- écraser le tout avec des faits divers
- faire bouillir la sauce pendant toute une existence
- prendre le destin d'êtres ordinaires
- plonger dans quelques nouvelles orientales
- livrer la Geneviève sauce Parot à la mode Yourcenar après des années de préparation.

Younes et Mamadou.

Couleurs

Née en 1952, la brune Geneviève Parot vit et travaille dans le verdoyant département de la Creuse. Niveau professionnel, elle en a vu de toutes les couleurs ! Elle a d'abord été comédienne et a ensuite mené une carrière d'enseignante... Professeure de français et de théâtre, c'est pas toujours tout rose ! Elle est venue à l'écriture, elle souhaite désormais se consacrer à l'encre noire, fini le stylo rouge ! Nouvelliste et romancière, elle s'inspire à l'occasion des faits divers les plus noirs comme dans *En voie de disparition*. Elle s'intéresse surtout au destin d'êtres ordinaires, transparents, à leurs secrets qui font blêmir. Les migrants dont les problèmes devraient nous faire rougir de honte sont au cœur de son nouveau projet, sans risque de page blanche.

Quentin et Yaël.

Horreur

Dans les profondeurs d'une forêt très sombre de la Creuse habite une femme courageuse et solitaire se nommant Geneviève Parot. Cette femme a toujours voulu combattre les démons de l'écriture. Au milieu des morts, elle est née durant la terrible année 1952. Elle d'abord vaincu les mauvais esprits de la comédie. Elle s'est ensuite lancée dans une carrière d'enseignante, prête à faire couler un sang d'encre sur les copies. Dans les salles de spectacle, avec ses apprentis-exorcistes, elle a réveillé les âmes d'anciens dramaturges célèbres. Depuis, elle a décidé d'habiter quelque temps dans la discrète et maléfique résidence Yourcenar où elle compte bien, hantée toutes les nuits, rappeler les pauvres migrants oubliés qui ont essayé de traverser la terrible Méditerranée, qui en a emporté plus d'un. Âmes sensibles s'abstenir !

Mateo et Théo.

ANTIBES

Sur la Côte d'Azur, un apprenti cuisinier en or venu du Bangladesh

Par AFP, publié le 23/11/2018 *L'Express*.

Un médaillé d'or.

Josias

Le top est donné. Comme les autres, il a deux heures. Il y a tant de candidats venus d'ici et d'ailleurs...

Ils sont tous prêts à donner le meilleur d'eux-mêmes. Certains sont surexcités à l'idée de faire leur première compétition. On peut le remarquer à leur façon d'agir, à leur façon de respirer, à leur façon de parler. Ariful reste calme, concentré. Rapide, et surtout précis pendant ces deux heures données par le jury, il ne stresse pas, il ne crie pas au secours, il ne s'agite pas dans tous les sens. Il pense à l'avenir, il se demande pourquoi il a été choisi, ce qu'il deviendra après cette compétition, s'il aura le courage de retourner dans son pays en cas d'échec. Il pense à sa famille. Elle sera fière de lui, sûrement, s'il gagne. Peut-être qu'il aura le courage de demander des papiers ? Peut-être qu'ils les lui donneront sans les demander ?

La cloche retentit. Les mains moites, chacun attend. Il est l'heure. Le jury passe à la dégustation. On donne son avis. On réfléchit. A voix haute ou à voix basse, les chefs parlent. Les concurrents espèrent tous gagner.

Après la dégustation vient l'heure du verdict.

C'est Ariful-Islam qui a fait le meilleur plat. Le voilà couronné d'or ! Le temps s'arrête.

19 janvier 2000.

Mounir

« C'est moi, cousin, viens vite, j'ai trouvé un message qui vient de la mer !... » dit le cousin de Luca avec excitation. Ce pêcheur sait qu'à chaque fois il s'agit de migrants qui envoient une lettre désespérée pour qu'on vienne les chercher. Luca est une personne très généreuse, c'est plus que lui il aide tout le monde. Il mène cette mission depuis longtemps... dans l'illégalité. Le sauvetage des migrants !

Il prend son bateau et se dirige vers l'endroit où se trouve son cousin. Arrivé sur place, il lui annonce qu'il s'agit d'un jeune homme. Il dit avoir un oncle dans les alentours de Naples. Luca prend alors le large. Pendant quelque temps, il ne voit rien mais soudain il entend un homme à la mer crier et nager vers le bateau. Il voit le visage d'un adolescent perdu, qui combattait les flots, la fatigue pour survivre. Sur son visage, on voyait qu'il était à bout, que traverser la mer l'avait vidé. Pourtant il était fort, il avait résisté. Si Luca était arrivé plus tard, le jeune homme n'aurait pas survécu.

Après son sauvetage, il s'est évanoui. Arrivé au port, Luca le réveille et le ramène chez lui. Le jeune homme raconte tout ce qu'il a dû faire pour arriver en Sicile : la route à pied, les trajets en voiture, en camion et enfin le bateau... Il a réussi mais avec beaucoup de mal. Il a réussi, c'est l'important. Il a un rêve en tout cas. Son rêve est de partir en Corse ou dans le sud de la France pour faire ce qu'il aime le plus, cuisiner.

Luca, après ce récit, se rend encore un peu plus compte de la vie dans certains pays, des difficultés pour les quitter. Luca qui connaît un Français décide de l'aider car il comprend que la détermination d'accomplir son rêve est infinie.

De la terreur au bonheur.

Mateo

Ariful a quitté l'enfer. Conflit familial, conditions climatiques terribles, misère, manque de nourriture, solitude, manque de compréhension...

Aujourd'hui, il est cuisinier. Son oncle l'a aidé, l'a hébergé. Le CFA lui permet de s'insérer dans le système scolaire, dans la société française. Quelle bonne idée a eue sa tutrice de frapper à la porte de Christian Morisset ! Il a sans hésiter accepté de le prendre en CAP. Quelle motivation cela lui a donnée ! Il a pu finir son apprentissage, maîtriser un métier. Sa victoire au concours lui a aussi permis de gagner en assurance, de se faire des amis. Il a montré à tous qu'il pouvait réussir.

Cette réussite lui a confirmé que la persévérance payait, que tout était possible.

Un mal pour un bien.

Nassim

24/10/2018

Antibes, Côte d'Azur.

Chers parents,

Je suis fier de moi !

J'ai gagné le concours... le concours du meilleur apprenti cuisinier... Une médaille d'or !

Je sais que d'habitude je vous téléphone, mais cette fois-ci j'avais besoin de vous écrire...

Il faut que ce que vous écris reste. Ce jour est mémorable !

En gagnant ce concours, je suis devenu le meilleur apprenti de France. En gagnant ce concours, j'ai prouvé que j'avais ma place ici, en France, même si certaines personnes pensent... je ne sais pas trop quoi de moi. En gagnant ce concours, j'ai montré que malgré ce qui m'a fait fuir, j'ai réussi à aller de l'avant.

Souvenez-vous de tout ce que j'ai enduré pour en arriver là. J'ai dû partir du Bangladesh. J'ai dû partir d'Italie. J'ai dû franchir toutes ces frontières sans visa. Sans visa, j'ai rejoint Paris puis le sud de la France.

Cela m'a fait très mal le fait de devoir m'éloigner de vous mais je ne regrette rien. C'est un mal pour un bien. Comment tout ça aurait été possible sinon ?

Un jour, je pourrai peut-être ouvrir mon propre restaurant et faire en sorte que la plupart des travailleurs dans la même situation que moi montrent qu'ils ont du talent, ils ne peuvent le montrer que si on les aide.

J'ai appris à parler français aussi et même à l'écrire. Je fais encore des fautes mais je m'améliore avec la lecture de livres de cuisine...

Je vous laisse maintenant.

Votre Ariful, fier.

Transmission.

Quentin

- Grand-père, grand-père, tu peux nous raconter comment tu as gagné tes premières compétitions de cuisine ? S'il te plaît !

- Si vous voulez, mes petits... Que je me souviene... C'était en 2017, 2018. Je venais d'avoir vingt ans. J'avais appris peu de temps à faire à la perfection des bavarois. En début d'année, j'avais gagné la deuxième place à un concours organisé par les Maîtres cuisiniers de France. Imaginez, en 4h30, j'avais enchaîné ce fameux bavarois, un râble de lapin en rognonnade et un soufflé chocolat-mandarine. Que d'ingrédients et de recettes découverts en France ! Mon patron, mon mentor disait que j'étais rapide et beaucoup d'autres compliments... Tout ça m'avait donné des ailes, des raisons d'espérer enfin, après tant de problèmes et tant de voyages... A pied, au Bangladesh, en bateau, en Italie.

Il m'aura fallu trois ans au centre de formation pour m'entraîner et me perfectionner. Les cours commençaient très tôt et finissaient très tard. Je n'avais presque pas de temps libre. Quel bonheur ! Quand je me sentais fatigué, il suffisait que je pense à tous les sacrifices que j'avais faits. Les garçons, c'est un lieu fabuleux où se regroupent ceux qui seront les meilleurs apprentis. Là-bas, je me suis fait plein d'amis, qui sont devenus, eux-aussi, de grands cuisiniers, aujourd'hui.

Après ma médaille d'or, tout s'est accéléré. Je suis sorti du centre de formation, j'ai été recruté comme pâtissier dans l'un des meilleurs restaurants de France, la Vague d'or.

Tout ça me semble si loin, ça me semble irréel...

- Waouh... T'en as fait du chemin pour en arriver là, papy. Moi, je suis fier de toi !

- Moi aussi, grand-père... Un jour, tu nous feras goûter ton bavarois à l'avocat ?

- Bien sûr, mon petit !

Le grand-père croisa le regard de l'enfant. Son visage était si jeune, si attendrissant, il ne pouvait rien lui refuser.

Paris XVIIIème

**À Paris, il sauve un enfant suspendu
dans le vide : «Il n'a pas réfléchi, il est
monté direct»**

Par Paul Parant, publié le 27/05/2018, *Le Parisien*.

Être un super héros ?

Mouhanad

Un bébé !

Un bébé sur le balcon !

Mais il est à deux doigts de mourir, de tomber dans le vide !

Il faut que j'aie le sauver !

Pourquoi est-il là, accroché ?

Comment a-t-il la force de tenir ?

Que font ses parents ? Où sont-ils ?

Combien de temps va-t-il rester accroché, comme ça ?

Comment le sauver ?

Mon expérience... Quelle expérience pourrait m'être utile ?

Quand j'étais au Mali... je rêvais d'être pompier...

Pour sauver, sauver des gens...

Pour protéger des maisons et leurs habitants...

Pour me sentir sans danger, pour me sentir comme un héros...

Pour me sentir utile, immortel, invincible...

Quand j'étais au Mali... je m'entraînais...

Je grimpais aux murs, au-dessus des grillages, j'escaladais tous les murs, rien ne me résistait.

Et si je tentais...

C'est vrai, je cours le risque de tomber moi aussi mais j'ai plus peur pour l'enfant.

J'ai plus peur de voir cet enfant tomber sans avoir essayé de le sauver...

Comment m'y prendre ? Comment vais-je m'y prendre ?

Commencer... petit à petit... d'étage en étage... de balcon en balcon... Ne plus regarder en haut, ne plus regarder en bas. Se concentrer. En me concentrant, pas de panique, je ne serai pas déstabilisé.

Sauver, le sauver, sauver le voisin de tous remords et regrets, sauver les parents de cette tragédie.

Me sauver. Sauver mes rêves... devenir pompier, devenir un héros, devenir quelqu'un ici...

Etre remercié, reconnu, félicité.

Grimper cette façade, est-ce si dur que cela ?

Héros.

Sidali

Mon p'tit Laéth, je vais te raconter une histoire... celle d'un héros royal ! Et, promis, après ça, tu dormiras bien !

Gassama Mamadou, un jeune homme, venait d'Afrique... comme toi ! C'était un simple migrant qui vivait, comme tous les migrants en France, difficilement. Mais, tu vas découvrir que, grâce à son courage, il est entré dans l'histoire !

Un samedi, il se promène dans une rue de Paris. Il est avec une amie, près d'un café. Il cherche du travail, elle aussi. Ils ne te semblent pas tellement exceptionnels, hein ? Attention, ça va bientôt changer...

Tout à coup, Mamadou aperçoit de l'autre côté de la rue des gens qui crient... Attention ! Attention ! Il laisse son amie, lève la tête et découvre un bébé sur le point de tomber dans le vide ! Au quatrième étage, quand même, tu te rends compte ?

Soudain, sans aide, sans difficulté, sans peur de rien, quelqu'un escalade ces quatre étages. Son seul but était de sauver cet enfant ! Ce héros, tu l'as deviné, c'est Mamadou Gassama.

Avec son tee-shirt blanc, son short noir, il semblait banal. Il était musclé comme un héros de Marvel ! Tout le monde était d'accord.

Avec ce cœur si courageux, il a mérité des papiers ! Tous les journalistes ont dit qu'il les avait vraiment gagnés. Toute la France était en accord avec cela.

Comment tu trouves cette histoire, mon petit ? Ça te donne aussi envie d'être un héros ?

L'homme-araignée.

Nathan

Je suis juste parti au magasin du coin quinze minutes. J'ai fumé juste avant, j'ai dû mal fermer la baie vitrée du balcon. Je pensais vraiment que le petit serait sage. On a l'habitude faire comme ça. Ça va plus vite.

Mais, quand je suis revenu avec de quoi manger, j'ai vu un attroupement en bas de l'immeuble. Ils étaient tous en train de parler d'un enfant, laissé seul. J'ai voulu le récupérer. Là, on m'a expliqué qu'il était suspendu au balcon, dans le vide.

Un jeune Malien a tout à coup grimpé les quatre étages sans réfléchir. Je n'ai rien compris. Il a récupéré mon enfant en une seconde. J'ai voulu le voir pour le remercier, j'ai voulu voir mon enfant pour le rassurer mais ils n'étaient déjà plus là.

C'était pourtant une journée normale et me voilà au commissariat.

La marche.

Elisabeth

Je marchais, marchais et marchais encore. Cela faisait une bonne heure que mes pieds ne voulaient plus s'arrêter, qu'ils me guidaient vers une destination inconnue. Je ne ressentais rien, ni fatigue ni faim, rien. Je n'étais plus dans mon quartier. J'étais bien loin, à Barbès, de l'opulence que je sentais sur les Champs Elysées, loin de toutes ces femmes qui revenaient avec leurs multiples sacs contenant quelques bouts de tissus qui équivalaient pour moi à des mois, des années de salaire, loin de tous ces enfants capricieux qui étaient dans le VIIIème arrondissement, habillés de grandes marques, ces fameuses griffes qui faisaient fureur. Je les connaissais bien les morveux. J'avais travaillé et même nettoyé derrière eux. Je les voyais à longueur de temps cassé, gaspillé et maltraité des personnes comme des objets d'une telle valeur oubliant que des gens tels que moi n'avaient pas les moyens de la moindre de leurs bêtises. Je pourrais travailler toute ma vie sans jamais pouvoir me permettre ça.

Ici, près de la Goutte d'or, je me mis à repenser aux motivations premières qui m'avaient fait venir à Paris, motivations qui avaient disparu sans me laisser le moindre espoir. Cela faisait trois mois que j'étais arrivé dans ce qui devait être un paradis blanc, une nouvelle vie, l'Europe, la grande, la belle, généreuse et accueillante Europe. Si j'avais su... Je me revoyais alors à Bamako alors je rentrais dans ce qui me semblait être le XVIIIème. A Bamako, ma vie n'était pas si différente, j'habitais avec ma mère et mes huit frères et sœurs. Notre père nous avait abandonnés. J'étais l'aîné et un homme. Je devais donc subvenir aux besoins de ma famille, me battre pour qu'ils puissent avoir un repas chaque soir.

Mais, un jour, j'appris la nouvelle qui allait me faire monter dans un bateau, dans un camion, caché sous une couverture et puis dans un coffre de voiture. Mes deux petits frères, âgés de deux-trois ans, étaient tombés malades. Il nous fallait donc plus d'argent. J'étais arrivé trois mois plus tôt avec l'espoir de les sauver.

Je marchais, les yeux pleins de larmes, repensant aux coups de fil que j'avais reçus, à ma mère en pleurs, à mes frères et sœurs que je pouvais entendre au fond, pleurant

également... Cette phrase... « Na je frere solis »... autrement dit, « Tes frères sont partis ».

J'avais échoué.

Soudain, la foule m'empêcha de poursuivre mon errance. J'étais au milieu de cette foule.

Je les entendais à peine. Ils avaient tous les yeux rivés vers un balcon. Je levai les yeux.

Un enfant accroché à un balcon attendait d'être sauvé. Lueur d'espoir !

Je devais le sauver. Je le sauvai.

Indre-et-Loire

Un homme tué de 28 coups de couteau par un migrant qu'il hébergeait

Par Victor Fortunato, publié le 05/01/2019, *Le Parisien*.

Une vie sas fin.

Ilyas

Je m'appelle Youcef, j'ai 24 ans, je suis ivoirien. Je risque la prison... mais pour quelle raison ?

Peut-être parce que j'ai commis un meurtre... Dites-moi, connaissez-vous toute l'histoire ? Non ? Alors, on peut dire que je suis un monstre, surtout pour avoir tué un homme de vingt-huit coups de couteau. Mais, je ne contrôlais rien. Ce n'était pas moi.

Quand j'étais enfant, j'ai dû me débrouiller seul, mes parents m'ont abandonné alors que j'avais dix ans. Ils n'avaient plus les moyens de de subvenir à mes besoins. Ils ont dû m'abandonner. Une bouche en moins à nourrir. Un jour, un homme m'avait proposé de venir chez lui. Je n'avais pas de maison, j'ai accepté. Quand je suis arrivé, il a voulu me violer. *In extremis*, j'ai pu m'enfuir. Depuis ce jour, je sais me défendre. Depuis, je ne fais plus confiance à personne.

Plus tard, j'ai décidé de partir en France, pour faire des études. J'ai dû travailler très dur, rester éveillé des heures et des heures pour obtenir un peu d'argent et avoir le droit de tenter ma chance.

Arrivé en France, là encore, il a fallu travailler très dur, rester éveillé des heures. Pourtant, j'ai eu de très mauvais résultats.

L'homme chez lequel je vivais avait cinquante ans. Pour rester chez lui, j'ai dû lui rendre service, préparer des repas, m'occuper du ménage... Tout. Alors, le jour où il a voulu que je quitte sa maison, parce que je n'avais plus le droit de rester en France, la colère l'a emporté, elle a pris le dessus... comme si une personne était en moi et avait pris un couteau. C'est elle qui a tué mon hôte, pas moi.

Je me suis souvenu de tout ce que cet homme avait fait pour moi, son accueil, son aide. J'ai recouvré mes esprits. La seule chose dont je me souviens est ce sang, sur mes mains, sur le sol, sur le couteau et sur mon hôte sans vie. Il était mort.

Je suis mort.

Assassinat sans préméditation.

Mattieu

Il était âgé de cinquante-six ans.

C'était un migrant.

Il était l'ancien directeur d'un centre commercial.

Ce migrant s'était installé là pendant plusieurs mois.

Il avait accepté de bon cœur d'héberger un migrant.

Le jeune homme ne voulait pas partir.

Il n'avait alors plus assez d'argent pour l'accueillir gratuitement.

S'il voulait rester, il n'avait aucune autre solution que de tuer son hôte.

Il lui demandait de partir, le lui en avait encore parlé alors qu'ils cuisinaient tous deux. Oh, il ne disait pas grand-chose pour rassurer le jeune migrant, il sentait qu'il était apeuré alors...

Avant la fin de la semaine ? Il paniqua.

Il se tourna.

Il avait un couteau à la main.

Non, aucune autre solution.

Il lui asséna vingt-huit coups de couteau, vingt-huit coups comme autant d'hommes énervés, hors d'eux.

Il mourut.

Il cacha le corps sous le lit, où le cacher ? Il ne souhaitait pas le jeter dans un fleuve ou dans un lac. Puis, il invita un de ses amis à venir boire un verre chez lui.

Le cadavre était toujours sous le lit.

Le jeune homme semblait nerveux, toujours un peu paniqué comme s'il cachait quelque chose.

Non, rien ? Vraiment ? Ils avaient parlé de sujets banals. Intrigué, l'ami avait cherché, avait trouvé. Il alerta la police.

La police découvrit le corps.

Bonne foi.

Théo

Nous sommes réunis en ce jour pour rendre un dernier hommage à un homme qui avait un très grand cœur, qui avait un courage et des convictions inimaginables. Il nous a quittés il y a moins d'une semaine, et cela me paraît déjà...

Cet homme a été assassiné. Vingt-huit coups de couteaux ! On l'a retrouvé couché sur le sol. Son corps était déjà glacial. Il baignait dans une mare de sang... Pourquoi avoir commis un acte aussi cruel sur un homme qui ne demandait jamais rien ? Au contraire, il faisait tout ce qu'il pouvait pour ceux qu'il aimait et même ceux qu'il ne connaissait même pas ! Comment une seule petite dispute peut pousser des hommes à en arriver à ça ? C'est impossible !

Faut-il en conclure qu'il ne faut pas être trop gentil, que l'on peut aider sans assister ? Est-ce cela que notre ami voudrait nous dire aujourd'hui ? Au contraire, il nous dirait, s'il le pouvait qu'il faut continuer à tenir bon, à aider, à encourager. Suivons son bon exemple.

Notre ami peut partir tranquillement, il sait qu'il n'a apporté que du bonheur aux autres. Il s'est éteint la conscience paisible. Pourquoi aidait-il tant les autres et en particulier les migrants ? Evidemment, souvenez-vous, il avait besoin de se rendre utile, pour donner grâce aux autres un sens à sa vie. C'était aussi une façon de renouer avec ces métiers qu'il avait rêvé de faire, plus jeune... Pompier, avocat. Il était tout à la fois en venant en aide à tous ces jeunes, sans soutien. Il n'avait jamais eu d'enfant. Soutenir, conseiller, lui permettait d'avoir des enfants venus du bout du monde.

MINEURS ISOLÉS

**Calais : la France condamnée pour le
"traitement dégradant" d'un mineur
afghan**

Par AFP, publié le 28/02/2019, *Le Parisien*.

L'enfant et sa jungle de feu.

Yaël

Bonjour, je suis ici pour défendre cet enfant qui a osé dire à voix haute ce que tout le monde sait, mais ne dit pas. Mais, avant tout, Monsieur le Juge, annonçons les faits.

Il a vécu seul, sans aide de personne, ni de la mairie, ni de la préfecture, ni de l'Etat. Il a dû s'habituer à mener une vie terrible dans un bidonville, pour manger, pour dormir, pour s'habiller, pour se changer, pour se laver. On ne s'est pas occupé de lui mais on a osé détruire le seul habitat où il tentait de survivre. Il a fini par passer la frontière à cause de nous, sans notre aide. En Angleterre, on l'a enfin pris vraiment en charge.

Pourquoi méritait-il plus de soins des autorités et services français ? Cet enfant méritait d'être protégé comme tout enfant venant d'un pays dangereux. On ne l'a pas nourri, on l'a laissé souffrir du froid et de la chaleur. Fallait-il venir en France pour être abandonné dans une jungle ?

Certes, on pourra me dire qu'il ne fallait venir en France... Eh bien, tentez, vous l'Afghanistan pour vos enfants ! Certes, il fallait qu'il se débrouille, mais il aurait fallu lui expliquer les démarches. Et il en a fait, et on ne lui a pas répondu. On attendait peut-être qu'il soit adulte, ou mort !

Quelle décision faut-il prendre dans cette affaire, Monsieur le Juge ? Il faut retrouver cet enfant pour lui présenter des excuses au nom de la France et lui fournir au moins quinze mille euros de dédommagement, pour nous fuir. Retrouvons-le d'abord. Il n'a que douze ans. Personne ne s'est rendu compte que c'était un enfant de douze ans, qu'il avait dû se débrouiller tout seul depuis l'Afghanistan. Quelle vie ! Il aurait pu mourir mille fois, de faim, de froid, se faire kidnapper et nous avons tous été malhonnêtes. A cause de nous, il n'a pas pu s'instruire, trouver une famille, être aidé dans le vie de tous les jours. Voilà pourquoi il mérite ce dédommagement.

Merci, Monsieur le Juge.

Une vie (presque) normale.

Magomed

Je m'appelle Ibrahim, j'ai douze ans et j'ai mené une vie plus ou moins difficile jusqu'à présent. Mon père avait réussi à nourrir sa famille jusqu'à mes trois ans et ma mère ne travaillait pas. Mon père n'avait peur de rien, il était prêt à protéger à tout prix sa famille. Il travaillait dur, très dur. Il était transporteur. Un jour, sur la route, il a vu arriver à lui beaucoup de gens. Il était seul. Il a forcément eu des problèmes... Plusieurs jours plus tard, on l'a déclaré disparu. La tristesse a envahi ma famille. Ma grand-mère est tombée malade. Triste, elle ne comprenait pas pourquoi elle avait perdu son fils. Tous les jours, elle sortait, le cherchait, l'attendait. Tous les jours, elle espérait le revoir.

On n'avait plus aucun revenu et la seule solution était que ma mère travaille, pour nourrir notre famille. Le plus grand rêve de ma mère était que je fasse des études. Elle travaillait énormément. Rien n'était adapté à elle. Elle a commencé à éprouver des douleurs partout, à commencer par ses jambes.

Ma mère avait réussi à garder un peu d'argent pour aller en France, pour vivre plus ou moins normalement, pour quitter l'Afghanistan qui lui avait volé son mari. Ma famille était prête, prête à tout pour que je fasse mes études. Un jour, ma mère s'est préparée à venir en France. Ma grand-mère nous a regardés et m'a dit : « Au revoir, mon fils » en me saluant, en m'embrassant. Ma grand-mère voulait tellement de bonheur, elle avait convaincu ma mère qui avait beaucoup hésité. On devait la laisser derrière nous. C'était tellement difficile.

Encore maintenant, je pense à ma grand-mère, surtout au moment où je l'ai quittée. Sur la route, ma mère a essayé de me reconforter... Nous étions libres maintenant, nous allions pouvoir vivre la vie agréable que mon père avait voulu nous donner. Sur la route, ma mère avait été dans un état catastrophé.

Arrivée à destination, ma mère était décédée. J'avais alors voulu me suicider. Je n'en pouvais plus. Ma mère avait été la personne la plus précieuse pour moi...

Il avait fallu partir pour être sûr de ne pas être emporté par ceux qui avaient fait disparaître mon père.

Je me pose encore souvent une question. Y a-t-il pire que moi ? Je n'ai pas envie de baisser les bras une fois arrivé en France. Je suis sérieux, débrouillard. Je n'ai trouvé de place que dans la « jungle ». Je n'étais pas prêt à vivre là, à vivre ça. J'ai compris que cet endroit portait bien son nom. C'était affreux, catastrophique, sale... J'ai vécu là-bas plusieurs mois en espérant que quelqu'un viendrait m'aider. Un jour, des personnes importantes sont venues voir. J'ai osé les voir, leur parler pour leur dire que ce n'était pas normal... Et tout a changé. J'ai osé partir.

Lettre à personne.

Alliya

Je m'appelle Patang. Je suis né en Afghanistan et je veux vous conter mon histoire avant de partir, avant peut-être de mourir.

J'ai fui mon pays pour une meilleure vie. Je suis arrivé comme un « migrant » en France, à Calais plus précisément. Mon but était de vivre une meilleure, dans des conditions dignes, différentes, je le répète.

J'étais seul, j'ai fini dans ce qu'on appelle ici « la jungle ». Son nom parle de lui-même. Un endroit sale où règnent la crasse, le manque de nourriture. Un bidonville créé avec tout et n'importe quoi.

J'avais douze ans et j'étais complètement livré à moi-même. Si on ajoute à cela la barrière de la langue, je ne vivais pas, je survivais au milieu de tous les autres, de tous les âges. La solidarité nous maintenait en vie mais les maladies dues à divers facteurs et non prises en charge, faute de moyens, nous menaçaient toujours. Ajoutez encore à cela la faim, le temps... Toutes ces conditions déplorables ont petit à petit tué mon rêve de la France, d'une vie meilleure, ma confiance.

Je sais bien qu'il faut respecter les lois mais ici on ne pouvait pas. Il faut que je parte. Tant pis. Je vais essayer de m'enfuir et de retrouver ma famille en Angleterre. Je sais, c'est interdit mais toute cette jungle...

Patang.

Voilà la lettre traduite de mon client, découverte lors du démantèlement de la jungle de Calais.

Ses mots sont éloquents et se suffisent à eux-mêmes pour que nous comprenions, peut-être, enfin la souffrance de mon client, âgé seulement de douze ans, qui a vécu dans un environnement tellement défavorable, inadapté, dégradant, incompatible avec le développement d'un enfant.

Comme le dit mon client, ce n'est pas le seul enfant dans ce cas. Notre pays devrait être une terre d'accueil, de protection pour tous les enfants. Il doit se concentrer sur l'intérêt des enfants. J'ai pu moi-même le constater comme vous lors du démantèlement. Vous,

citoyens français, pourriez-vous vivre dans ces conditions ou juste imaginer vos enfants dans cette situation ? Accepteriez-vous d'être ignorés par tout un pays, complètement livrés à vous-mêmes ? A notre époque, et dans notre pays, si développé, est-ce normal de manquer de nourriture et de soins médicaux ?

Je réclame donc pour mon client un dédommagement moral de quinze mille euros. Cet argent pourra l'aider à payer ses études, ou à financer un projet dans les années à venir, ou peut-être à profiter des plaisirs de la vie.

Exploitation.

Naëla

Encore une ! Nous avons constaté l'arrivée d'une petite fille afghane prénommée Anni-Lou, âgée de seize ans. Après de nombreuses recherches pour savoir d'où venait la jeune fille, nous avons pu avoir les informations suivantes...

Elle avait perdu ses parents quand elle était encore bébé. Elle avait été ensuite adoptée par sa tante, la sœur de sa mère, à l'âge de six ans. Pendant toute cette longue période, de six mois à six ans, elle avait vécu chez sa grand-mère qui l'avait prise sous son aile. La grand-mère était soudainement morte. La petite avait d'abord cru qu'elle dormait. Elle pleura nuit et jour, pleura pour obtenir le soutien de sa tante. Elle finit son deuil.

Ce fut la belle vie pour elle pendant au moins deux ans. Puis, un jour, tout bascula. A l'âge de huit ans, elle commença à être exploitée comme une marchandise. Elle coûtait trop cher, nourriture, eau, habits, école et autres... Pour tous, y compris sa tante, elle était déjà une femme, prête à être donnée en mariage. En attendant, elle exerçait les métiers de femme de ménage, de nounou... Il lui arrivait aussi de ramasser les poubelles dans le quartier, de maison en maison. La petite croyait que c'était pour son bien. En regardant par la fenêtre d'une des maisons, elle se rendit compte pourtant que les autres n'étaient pas obligés d'agir de la même façon, qu'ils se moquaient d'elle.

A douze ans, elle avait enfin pris son courage à deux mains. Quatre ans, plus tard, donc, elle avait eu le courage de demander une scolarisation à sa tante. Elle était la seule qui n'allait pas à l'école, la seule dont on se moquait, la seule qu'on traitait différemment, la seule... A quinze ans, elle fut envoyée en France par sa tante car, d'après elle, il y avait du « travail »... Elle passa par des pays africains dans lesquels elle n'avait jamais mis les pieds. Elle arriva en Europe et fut accueillie par un couple très riche. Elle était là pour jouer la gouvernante de deux enfants, âgés de six et huit ans. Aucune pitié et tant de mépris. On la traitait comme une indigène, on lui jetait de l'eau au visage, lançait de la nourriture... Elle ne pouvait rien dire.

Lui revinrent les sourires de sa grand-mère, la douceur de sa peau quand elle la prenait dans ses bras... Elle s'enfuit.

Dans la jungle, une femme instruite la remarqua, l'écoula, lui donna des conseils. Elle lui promit de la défendre et lui indiqua un chemin pour passer en Angleterre.

Que devinrent la tante, la famille ? Elle n'en sut rien. Un an s'était déjà écoulé, Anni-Lou profitait d'une nouvelle vie.

HAUTES-ALPES

Des migrants en perdition entre l'Italie et la France

Par Yoann Gavaille, publié le 16/11/2018, *Le Dauphiné.com*

Migrants des neiges.

Tite

Ils étaient quatorze.

Moussa, Diallo, Joseph, Samuel, Amade, Sally, Nelick, Lordi, Goba, Shinka, Nazu, Maheta, Doumba.

Ils voulaient tous atteindre le territoire français.

Comment se sont-ils connus ? Ils avaient tous grandi ensemble. Voyant leur pays en guerre, ils avaient tous décidé, ensemble, de quitter leur pays, pour venir en France, car pour eux c'était le pays de tous les possibles, le pays de l'espoir, le pays qui symbolisait la liberté.

Un soir, ils ont donc embarqué pour l'Italie, pour traverser une montagne et... pour mener leur vie en France.

Après tant d'obstacles pendant la traversée, il leur restait à franchir cette fameuse montagne. Juste une chaîne de montagnes. Les Alpes.

Ils commençaient à fatiguer. Certains voulaient s'arrêter, d'autres continuer vers l'inconnu. Une altercation éclata : « T'as toujours été un faible d'esprit, Moussa !

- Répète ça pour voir !
- Shinka a raison, pourquoi faire une pause maintenant ?
- Faire une pause ? Pour nous perdre maintenant ?
- Qui part en éclaireur avec moi ?
- Ne soyez pas bêtes ! C'est de la folie !
- Volontaires ! »

Il fallait trouver de la nourriture. Il fallait manger, boire... de la neige.

La créature pouvait mesurer deux mètres quatre-vingts. Elle semblait couverte de poils noirs. Elle possédait des mains de cinquante centimètres. Et ses yeux ! Ses yeux semblaient gorgés de sang. Tout paraissait terrifiant en elle. Plus rien n'était important sauf elle. Les autres hommes étaient là, debout, devant elle, Était-ce un test pour vérifier s'ils étaient toujours motivés, prêts à atteindre leur but ? Ils s'avancèrent vers le monstre, poings fermés.

Shinka sauta pour lui asséner un coup au visage. Deux autres se ruèrent sur les jambes de la bête. Elle entra dans une rage folle ! Elle en saisit et leur brisa la nuque. Le dernier, par derrière, en profita pour s'agripper à son cou et le trancha.

Les survivants se rappelèrent la promesse faite au pays : arriver ensemble en France. Il fallait honorer cette promesse, continuer la mission qu'ils s'étaient fixée.

Au camp avec l'aide des carabiniers et des pompiers, tous les survivants se retrouvèrent, engourdis, effondrés. Tous ensemble. Ou presque.

Shinka ferma les yeux. Comme dans un flash, tout lui revint, le froid de l'eau, la barque, les cris sur la plage, l'atmosphère tendue dans la montagne, la peur de tout perdre, la joie de l'emporter sur tout ça...

.....

« Où suis-je ?

- Dans un brancard, Monsieur.

- On a réussi ? Où sont tous mes amis ? Vous avez trouvé... le... la bête ?

- Comment ça ?

- Deux de mes amis ont été tués, il faut les retrouver... Vous pouvez peut-être les aider !

- Non, non, Monsieur... ils...

- Il faut faire demi-tour ! Vite !

- Non, Monsieur. Ils... ont été tués... par le froid, rongés par le froid.

- Non. Comment c'est possible ?

- Désolé Monsieur, la plupart des choses que vous avez vues étaient des hallucinations, dues au froid, au manque d'oxygène. Mais, rassurez-vous, vous avez réussi. Bienvenue en France ! »

Le périple.

Mamadou

Comment vous raconter mon voyage ? Comment vous dire ce qu'il m'a fallu endurer pour arriver dans ce centre d'accueil ?

C'était un samedi, très tôt, au petit matin, les autres et moi avons embarqué dans un véhicule, un petit camion, tout sale, sans confort, sans couverture pour la nuit, malgré le froid extrême... Certains se sont évanouis. Mais, personne n'a renoncé au voyage.

Tout aura été un défi à relever depuis mon départ. Réussir à traverser cette montagne enneigée tout en restant en vie, dans ce froid glacial, de nuit comme de jour. Il nous était impossible de dormir. Et toutes les maladies...

Dans l'embarcation qui m'a permis, sans y croire, de traverser la Méditerranée, j'ai vu les gens s'entasser comme des animaux, mourir noyés comme des animaux, abandonnés comme des animaux. Ce fut la pire expérience de ma vie !

Nous n'étions plus que quatorze en Italie. Nous avons marché, marché des heures, des kilomètres et des kilomètres. Lors de cette traversée, on ne voyait que de la neige à l'horizon. De la neige, toujours de la neige ! J'avais fini par me croire seul, fou.

Avant d'arriver presque sain et sauf dans un centre d'accueil en France, avant d'être reçu dans une famille, avant de recommencer des études, quel voyage ! Que de souvenirs ! Je préfère avoir été arrêté, contrôlé que cette traversée en montagne.

Les rescapés de la Voie lactée.

Thomas

C'était une nuit de pleine lune. Le ciel était dégagé, plein d'étoiles. Des étoiles filantes passaient de temps en temps. Leur lumière se reflétait sur la neige. Il faisait froid, très froid dans les Hautes-Alpes. C'était sûrement une des nuits les plus froides de l'année. Pourtant, des migrants maliens tentaient de traverser la frontière franco-italienne par les montagnes !

Ils avaient les joues rouges, le nez collant, le corps crispé de peur et de froid tandis qu'ils marchaient à plus de 2400 mètres d'altitude pour rejoindre la frontière. A 21h45, ils s'étaient rendus à l'évidence qu'ils étaient perdus dans la montagne. Peur de la mort, hallucinations, peur de devoir repartir au Mali, images de leur famille restée au pays, peur de rebrousser chemin, défilé de souvenirs et d'amis...

Ils décidèrent de se séparer en petits groupes pour espérer trouver un chemin. Le vent redoubla, la tempête de neige s'accroissait, il faisait de plus en plus froid... Leur corps gelé et pétrifié empêchait les migrants de marcher vite, d'arriver avant le lever du jour. Ils croyaient tous, à un moment ou à un autre, entendre la voix de leurs proches. Les loups allaient-ils se mettre à chasser ? Les oiseaux paraissaient dormir et les habitants, en bas, dormaient bien au chaud, peut-être devant la télé. Les migrants étaient tous épuisés par tout ce périple... Il fallait appeler la gendarmerie. Mais comment ? Perdus dans la Voie lactée... pas facile de se repérer !

Des habitués les avaient vus partir. Ils avaient prévenu les autorités. Les recherches se firent à pied, elles furent longues et rudes. La mort des migrants venait à l'esprit des gendarmes qui commençaient à perdre tout espoir de retrouver des personnes vivantes dans ces montagnes infernales. Quelques migrants furent enfin retrouvés. Quelle folie !

Le chef de la gendarmerie déclara : « Les migrants étaient frigorifiés, le froid les a affaiblis ! » Jusqu'où les migrants sont-ils capables d'aller pour survivre dans ce monde brutal, qui laisse mourir des personnes, qui les pousse à enfreindre des lois pour survivre, qui réserve un quotidien si difficile, fait de violences et de guerres à tant de personnes ?

Les recherches continuent, encore plusieurs migrants sont portés disparus.

Grande-Synthe

Un papy tente de faire passer quatre migrants dans sa remorque.

Par Manon Cruz, publié le 20/02/2019, *Le Phare Dunkerquois*.

Epopée clandestine.

Gor

Dans sa cellule, il réfléchit à ce qu'il a fait...

Et si je n'avais pas crevé, la police ne se serait pas arrêtée pour m'aider à réparer mon pneu. Et si je n'avais pas été perturbé et inquiet, ils n'auraient pas eu la puce à l'oreille. Et si je n'avais pas pris cette autoroute, je n'aurais peut-être eu de crevaisson. La police ne serait pas venue. Et si j'avais directement avoué à la police qu'il y avait des Vietnamiens dans ma remorque. Et si je n'avais pas fait mon plein dans cette station, si je n'avais pas regardé dans le vague et repéré dans les buissons des vêtements de couleur. Et si je ne m'étais pas approché. Et si je les avais fait descendre de ma remorque en cours de route, je n'aurais pas de problème, je ne serais pas dans cette cellule à cet instant. Et si je n'étais pas allé en France, je ne les ai pas croisés, ces migrants. Sans chaussures, vêtus d'un tee-shirt déchiré, ils me faisaient culpabiliser. J'étais obligé de les aider.

Je me rappelle quand j'étais à leur place, à la place de ces migrants. Si on ne m'avait pas aidé, je n'aurais jamais pu vivre en Angleterre. Quand cet Anglais m'a donné à manger, m'a donné des vêtements propres, m'a donné un endroit où dormir... Oui, j'étais obligé d'aider ces migrants. Encore maintenant, leurs visages m'obsèdent. Ils étaient tellement tristes. L'un d'eux m'avait tenu la main, en me suppliant de les aider. Un autre était tellement jeune mais il paraissait avoir vécu des choses tellement atroces. Cela se voyait qu'il avait faim. Je leur avais acheté à manger puis, c'était décidé, je leur avais dit de monter dans ma remorque. Leurs visages s'étaient éblouis !

Je suis heureux d'avoir essayé. J'aurais pu les sauver. Je ne regrette rien. C'est vrai que je regrette de n'avoir jamais visité la Turquie, de n'avoir jamais fondé de famille. Mais, pour ces migrants, je n'aurai jamais de regret.

Journal de bord.

Esteban

Ce mercredi 13 février, un homme de 73 ans, dénommé Jack, comparaisait devant le tribunal de Dunkerque. Il a tenté de faire passer quatre migrants en Angleterre, et a également tenté de se suicider la veille en se jetant dans la mer...

Il est né en Angleterre. Son père était un migrant turc, solitaire, et sa mère anglaise.

Je m'appelle Jack, si vous lisez ça, c'est que je ne suis plus de ce monde.

A la recherche de mon père.

Ma mère m'a dit qu'il était un migrant. Il s'appelle Khalid. Son nom, il le change constamment. Il a toujours eu peur d'être surpris, d'être tué, d'être étripé.

On me l'avait si longtemps caché. J'avais toujours eu l'impression d'être incomplet.

J'ai récemment obtenu un numéro. J'ai appelé. J'ai entendu des paroles incompréhensibles. J'ai alors dit : « Je m'appelle Jack et je cherche mon père !

- Appelle-moi en numéro masqué et je te répondrai... » Il a raccroché subitement.

L'espoir me souriait après tant d'années, tant d'appels.

On a trouvé un lieu de rendez-vous, en France, à Bray-Dunes, un joli petit village. Quand je l'ai vu, j'ai été très ému. On s'est parlé, il s'est excusé. Le moindre bruit provoquait en lui une crise. Il était craintif, farouche, voire sauvage... Il se sentait en permanence traqué. Il n'était pas ordinaire, c'était mon père. Il paraissait tellement différents des autres avec ses petits yeux tristes, ses traits tirés. Il était comme un arbre qui avait mal vieilli.

A vrai dire, il était vraiment traqué. « Jour après jour, je survivais, comme un animal, on change de lieu tous les jours... ».

Traduit de l'anglais par Esteban B.

Le reste de ce petit journal était effacé, froissé.

Justice ?

Gwendoline

Aujourd'hui, 6 août 2019, il est grand temps de dresser un bilan après ce procès...
« Mercredi 13 février, un vieil homme a comparu pour avoir tenté de faire passer en Angleterre quatre Vietnamiens. »

Pendant que j'attendais mon procès, je pensais à ce que j'avais fait. Je me demandais pourquoi... pourquoi j'avais fait tout ça.

Le juge avait une très longue robe. Mon avocat était à côté de moi. Il ne parlait pas. Il attendait. Les Vietnamiens étaient là aussi. Ils savaient qu'eux-aussi prendraient cher.

SILENCE dans la salle !

Ils sont rentrés dans ma remorque sans que je le sache, Monsieur le Juge... Bref.

Après ma sortie de prison, je me sens triste et à la fois content. Six mois de prison pour rien ! Ces Vietnamiens sont rentrés seuls dans cette remorque !

Je retourne chez moi, à Londres. J'essaie d'oublier, avec mes enfants et mes petits-enfants. Tranquille.

Ils me trouvent généreux, gentil. Par contre, mes voisins me reprochent d'avoir aidé ces personnes. Je suis bête. J'aurais dû, selon eux, les laisser se débrouiller seuls.

Il paraît que les Vietnamiens ont tout avoué depuis. Je me dis tant mieux... même si l'un des quatre a maintenu que c'était moi qui leur avais dit de se cacher.

Je n'en pouvais plus de me mentir, de mentir. C'est vrai. J'ai fini par tout avouer au tribunal et à ma famille. Je les avais aidés, ces gens, car auparavant j'avais été comme eux.

Interdiction de récupérer mon véhicule confisqué, risque d'une nouvelle incarcération. Je ne sais pas. Aurais-dû continuer de tout cacher, la vérité, mon passé de migrant ?

Tout est bien qui finit bien ?

Fosses

**Elle cherche les trois héros qui ont
sauvé ses enfants.**

Publié le 17/04/2015, Le Parisien.

Folle histoire.

Gradi

Elle n'aimait pas les migrants, et tous les étrangers en général. Laurence regardait souvent les informations et beaucoup de documentaires. Jeune mère célibataire, elle vivait dans une petite ville, elle s'y sentait perdue avec ses deux enfants, celui de quatre ans s'appelait Léo, l'autre avait dix-neuf mois et s'appelait Adam.

Les migrants cherchaient à voler le travail des Français. Ils dégradèrent les espaces publics. Il ne fallait surtout pas laisser les enfants jouer avec eux, on ne savait pas ce qu'ils pouvaient bien leur faire ! Ils ne s'occupaient pas de leur famille, il fallait le faire pour eux. Ils mangeaient n'importe quoi, s'habillaient n'importe comment et faisaient beaucoup d'enfants pour être sûrs de rester en France et de profiter des allocations. Ils étaient sans-gêne. Décidément, ils étaient trop nombreux.

Pourtant, c'est elle qui cuisina n'importe comment, gèra mal l'incendie qu'elle avait provoqué, oublia ses enfants qui dormaient... C'est eux qui furent discrets et efficaces, qui sauvèrent les petits d'une mort certaine, qui disparurent sans rien demander.

Il paraît que Laurence cherche toujours les trois héros. Il paraît qu'elle a changé d'avis sur les migrants.

Mes trois sauveurs noirs.

Alex

J'ai vécu une folle aventure ! Alors que je dormais, j'ai entendu un soir ma maman crier mon prénom et celui de mon petit frère. Mais, j'étais tellement fatigué... je suis finalement resté dans mon lit... Jamais, je n'aurais pu deviner que ma maison était en train de prendre feu.

Quelques minutes ou quelques heures plus tard, un homme très grand, seul, avec une peau sombre m'a réveillé. Il avait déjà dans les bras mon frère. Il m'a alors dit de me dépêcher de sortir. Sa voix était grave et sèche et pourtant je n'avais pas peur avec lui. C'est alors à partir de ce moment que j'ai réalisé qu'il y avait un incendie dans ma maison. Tout sentait le brûler, il y avait de la fumée rouge et des flammes si grandes ! Les trois messieurs nous ont accompagnés dehors et... on était sauvés ! Mais comme j'ai été surpris de les voir partir tout de suite, en courant, sans dire un mot.

En tant que mère, j'aurais dû sauver mes enfants, j'aurais dû trouver facilement ce qu'il y avait à faire. Au lieu de cela, ce sont trois jeunes migrants, juste de passage près de mon immeuble, qui ont immédiatement compris et géré la situation. Ils ont l'audace nécessaire pour venir nous sauver, mes enfants et moi, alors que tous les voisins, eux, se contentaient de regarder... Ils nous auraient laissés seuls, en attendant les pompiers ! Quelle galère ! Comme j'étais choquée, je les ai vus s'enfuir, sans réagir, sans que je puisse les remercier. Je voudrais absolument les retrouver.

Quelques jours plus tard, après mon appel dans la presse, une association et des policiers m'ont permis de retrouver leurs traces. Des images avaient été retrouvées, des noms ont été prononcés.

Je me suis dépêchée d'aller retrouver ces trois hommes avec mes enfants. Quand nous sommes arrivés, il n'y avait encore personne. Je me suis installée sur le trottoir d'en face. Après une heure, je les ai aperçus. Je me suis dirigée vers eux pour leur parler mais surtout pour les remercier. Nous avons discuté pendant des heures. Comme moi, ils étaient heureux. Je les ai invités à manger chez moi quand mon appartement serait rénové.

Plusieurs semaines se sont écoulées. Des liens très forts se sont forgés. Ils sont devenus mes amis. Depuis, ils ont obtenu la légion d'honneur ainsi que la nationalité française, et même un logement près de chez moi.

Ceux qui ont été mes sauveurs et des migrants pour les autres, sont devenus mes voisins et amis.

Sauvetage de migrants.

Younes

Tout s'est déroulé hier soir, lorsqu'aux environs de 20h45 je suis entrée dans ma cuisine et que j'ai découvert que ma casserole, qui contenait de l'huile... Elle était... en feu ! Moi qui ne connaissais pas les conséquences que l'eau peut avoir sur l'huile en feu, j'ai stupidement jeté de l'eau sur la casserole en fusion ! Cela n'a fait qu'augmenter la taille des flammes tout en provoquant l'explosion de ma hotte !

Je voulais m'échapper, échapper aux flammes et au feu ! Dans un geste de panique, j'ai ouvert la porte, ce qui a entraîné un appel d'air et a aggravé la situation !

Les enfants dormaient. J'étais incapable de réfléchir sous l'effet de la panique. Mes enfants, j'avais à ce moment-là oublié mes enfants. J'étais paralysée par la peur, je m'étais assise, sans force dans le salon quand trois hommes sont entrés et m'ont demandé si j'étais seule... Après ma réponse, un des hommes a foncé pour réveiller les enfants, un deuxième m'a fait sortir de la maison et le troisième s'est occupé de l'incendie.

J'avais jusqu'à présent une mauvaise image des migrants. Je pensais qu'ils étaient là pour voler, frauder et repartir ensuite chez eux, sans subir la loi. Mais... il s'avère que ce n'était là que des généralités, des clichés, des préjugés. Ces trois hommes se sont comportés comme des héros.

Depuis, j'ai décidé de publier sur des forums des avis de recherche sur ces migrants pour pouvoir les trouver et les remercier. J'imagine qu'ils se sont enfuis car ils ne devaient pas être ici, qu'ils ne devaient pas avoir de papiers d'identité.

Cette nuit, je me suis assoupie avec la peur qu'un nouvel incendie se déclare sans que personne ne puisse m'aider...

Les trois ombres

Mario

Qui sont ces trois hommes qui, sans hésiter un moment, ont sauvé cette mère et ses deux enfants ? Pourquoi a-t-elle failli tuer ses enfants ? Pourquoi a-t-elle oublié cette casserole d'huile sur la plaque ? Pourquoi a-t-elle jeté de l'eau alors qu'évidemment cela a provoqué une explosion ? Que pourraient nous dire ces trois hommes ? Pourquoi ont-ils fui ? Peut-être sont-ils roumains, comme moi ? En Roumanie, on aime aider les autres !

Cette mère était en danger, ils n'ont même pas réfléchi. Comment l'ont-ils aperçue ? Ils les ont aidés, elle et ses petits garçons.

J'essaie toujours de retrouver ces hommes, ceux qui nous ont sauvés, mes chers petits et moi, cette nuit-là, lors de l'incendie. Ils n'ont rien laissé, ni nom, ni adresse, ni numéro de téléphone. Je suis bien sûr allée voir la police mais rien, les policiers ne savent rien de leur identité.

J'étais dans mon salon, comme lors de l'incendie, j'y repensais... Tout à coup, on a sonné à la porte. J'ai ouvert. Ils étaient là.

Je les ai invités à entrer. On a parlé et on a fait connaissance. Cela ne faisait que six mois qu'ils étaient en France.

Sans eux, je n'y serais plus moi-même.